

Les OASIS

de KOUFRA

La Revue « Tropiques » a publié un article fort intéressant, rédigé d'après les notes du Capitaine Charvonnat et qui donne un aperçu général de l'histoire de Koufra, des mœurs et coutumes de ses habitants et de son importance commerciale.

Avec l'autorisation de « Tropiques », nous sommes heureux de pouvoir reproduire dans « Caravane » les principaux passages de cet article.

AVANT de donner un aperçu sur les populations qui habitent les oasis de Koufra et sur leurs coutumes nous décrirons rapidement ces oasis.

Les palmeraies de Koufra sont isolées au milieu d'une masse déserte et difficilement pénétrable de déserts; les deux principales sont celles d'El Gief et d'Hissani situées dans un pays de plateaux et de « garats » (monts tabulaires); Rebiata, Bouzera, et Tazerbt sont, elles, en pays plat avec de légères élévations de dunes ou de formations rocheuses.

L'importante palmeraie d'El Gief est le centre économique et administratif du groupe d'oasis; Fouad et Koufra dont elle constitue l'extrémité nord-est s'allonge dans une dépression de trente kilomètres de long et de deux à trois kilomètres de large; plusieurs villages y ont été construits. Près de ceux de Abou et de Bouzera s'étendent deux lacs de deux cents mètres de diamètre saturés de sel. Plus loin entre Marayah, Abouchok et Gaderel une longue cuestas de deux à trois kilomètres de long se remplit d'eau salée en hiver puis se dessèche de mai à septembre. Parait ailleurs dans l'oasis on peut trouver de l'eau potable de trois à vingt mètres sous terre. Là où des puits ont été creusés l'eau est traitée boueuse, traitée par et fraîche; elle est parfois si salée qu'on ne peut même pas l'utiliser pour irriguer les jardins. A l'exception de ces jardins et des palmeraies il n'existe aucune végétation. Les habitations sont construites soit par quatre blocs de palmiers séchés sans toit, parfois entourées d'un mur, soit, chez les plus riches, de pierres agglomérées de boue. Les Italiens ont coutume pour leur usage, à grand frais, quelques bâtiments importants en pierres de fer, charpentes de bois et ciment.

Séparée d'El Gief par un plateau couvert de sables d'où émergent des rocs débrisés en forme d'aiguilles, la palmeraie d'Hissani est la première étape sur la piste qui mène à la côte cyrénaïque. Les jardins y sont plus fertiles, les maisons plus solides, en général, qu'ailleurs.

Rebiata marque la dernière avancée des palmiers vers le Tibesti. Les larges dunes qui l'environnent en rendent l'accès difficile, mais ses nombreux puits artésiens en font un point de passage fréquemment obligé.

La petite palmeraie de Bouzera est, entre Koufra et Tazerbt, entourée comme celle de Bahiana par les dunes de la mer de sable assez difficile à franchir. Le village se trouve à l'extrémité nord d'un petit lac salé; l'eau artisanale permet l'irrigation des quelque vingt jardins de quatre-vingt habitants.

Tazerbt enfin, la plus orientale du groupe des oasis, est la seconde en importance après El Gief. Ce fut avant l'invasion arabe la capitale des Touhou. Elle est située à l'extrémité ouest d'une longue dépression qui comprend la palmeraie tabulaire de Zighen. Une population de six cents trente habitants est groupée dans deux villages. L'eau de source bonne qualité que dans les autres oasis alimente cependant une centaine de jardins.

En Cyrénaïque chacun appartient à une tribu ou fraction de tribu. Les Arabes qui se peuvent présenter appartiennent à l'une d'entre elles sont considérés comme des étrangers. Dans les palmeraies de Koufra, à côté des Touhou, grande aristocratie, on rencontre, sous l'égide religieuse des Erboum et la direction politique d'administrateurs de Benghazi, des Zoukwa semi-nomades, des commerçants Malabris et des Habiba agriculteurs sédentaires. Vient du produit des jardins, des fruits des palmiers, du commerce des caravanes ils forment, et avec eux, une communauté tendue homogène par les liens de l'islam.

Les Touhou semblent avoir été les premiers habitants de Koufra au temps où l'oasis s'appelait Tazerbt. Après avoir été vaincus par les Zoukwa ils subirent de plus en plus l'influence musulmane de la Senoussia qui s'était étendue sur tout le territoire du Tibesti. Grands, minces, le visage fin, presque féminin, les Touhou sont générale-

ment revêtus d'une ample djellabah qui leur descend jusqu'aux chevilles ; leur tête est entourée d'un turban qui cache la bouche à la manière touareg ; leur main est toujours prompte à saisir le poignard qui, dissimulé par la large manche de la djellabah, est accroché au bras.

Les Toubous de Koufra sont des nomades, toujours heureux sur les pistes pourvu qu'ils aient un chameau et un fusil. Ils se rendent au Tibesti soit en caravanes chamelières (avec le plus souvent des produits de contrebande) ou isolément (généralement pour se livrer au brigandage).

La tribu des Zouwias est originaire de Barga dans la région de Benghazi. On raconte (l'histoire s'est seulement perpétuée par tradition orale) que, vers 1810, un Toubou de Tazerbo marcha derrière un oiseau noir qui venait du Nord avec, dans ses griffes, des poils de chameau. Il arriva ainsi à Bettafat près de Djalo où un Zouwia le vit et le fit prisonnier. Le Toubou lui fait connaître qu'il venait du pays des dattes. Le Zouwia tua le Toubou mais porta la nouvelle à Barga. De Barga vingt-sept Zouwias montés sur leurs chameaux tentèrent aussitôt une expédition vers le Grand Sud et l'oasis inconnue. Ils arrivèrent ainsi à Tazerbo et en chassèrent les Toubous qui s'enfuirent à Rebiāna. Après avoir fait ample provision de dattes les Zouwias s'en retournèrent. Ils revinrent l'année suivante, en force, armés de cimenterres et de fusils à pierre et mirent en fuite les Toubous de Tazerbo, Bouzema et Rebiāna. Les prisonniers leur indiquèrent la piste de El Gïof que les Arabes appelèrent Koufara (1). Pendant quinze jours la bataille fut indécise. Elle prit fin avec la capture par les Arabes d'un chef Toubou.

Les Zouwias étaient alors renommés pour leur férocité et leur amour du brigandage. Koufra devint leur repaire. Pendant des années ce ne furent que luttes intestines et querelles entre Zouwias et Toubous. Le calme ne commença à régner qu'à partir de 1845 lorsque Agil le Zouwia offrit l'hospitalité de l'oasis au grand Senoussi. Les Zouwias forment aujourd'hui l'élément principal des oasis de Koufra. C'est une tribu fière, jalouse de son indépendance, souffrant mal une domination lorsqu'elle n'est pas consentie.

Les Erhouanes sont les apôtres de la Senoussia, les descendants des missionnaires qui sous la direction du grand Senoussi se répandirent en Afrique, jusqu'à Sénégal pour porter la parole nouvelle. Après avoir organisé une zaouia dans le village d'El Gïof ils firent construire sur la hauteur du Tadj un village réservé aux membres de la Senoussia et d'où ils contrôlèrent l'ouadi. Hommes pieux et vénéralés, on les trouve encore actuellement le plus souvent en prières ou en pèche.

Originaires de Djalo, les Majabrah arrivèrent à Koufra dans le sillage des missionnaires senoussistes. Grands commerçants, grands voyageurs, homosexuels, ils sont en général riches et se livrent volontiers à l'usure. Actuellement ils sont éparpillés dans toute l'Afrique Orientale ; dans chaque pays chaque famille majabrah possède plusieurs maisons qui sont autant de succursales. Ainsi les Zaouti-Iffane bien connus au Borkou ont une maison à Largeau, un entrepôt à Koufra, une case à Djalo, un magasin à Benghazi. Une ou deux fois par an plusieurs d'entre eux effectuent le trajet Largeau, Koufra, Benghazi, Le Caire, Karthoum et reviennent au Tchad par Fada ou Abéché. Très actifs mais peu guerriers ils ont à Koufra le monopole du commerce et ne s'occupent de politique que dans la mesure où leurs intérêts l'exigent.

Les Habids (Souadine) enfin, sont les pauvres gens de Koufra. Leurs ancêtres habitaient le Ouadi et le Nord

du Tchad. La Senoussia puisa en effet dans ce réservoir humain les esclaves dont elle avait besoin. Ceux qui travaillaient chez les Erhouanes et les Majabrah sont assez bien nourris et habillés, contents de leur sort en général ; mais ce n'est là qu'une minorité de privilégiés. Les autres n'ont pas de cheik pour défendre leurs intérêts. Leur seule distraction après le travail est de s'enivrer avec du mérisé (2) ou du lagbi (3) et de fredonner des airs nostalgiques. Rongés souvent par les maladies vénériennes, abrutis par l'alcool et le travail de bête de somme qui les lie à la corde du puits, ils vivent dans des conditions pitoyables.

Bien que Koufra ait été, en son temps, capitale religieuse de la grande secte Senoussia ses habitants ne se montrent pas particulièrement stricts dans l'application des règles coraniques. Ils forment cependant du point de vue religieux un groupement simple et bien organisé. Leurs grandes fêtes sont celles de tout l'Islam : Aïd el Seghir, Aïd el Kebir et Mouloud. Le Ramadan est toujours suivi avec enthousiasme au début, mais la moitié seulement des fidèles le pratiquent réellement jusqu'à la fin car les travaux de jardinage épuisent vite l'homme sous un soleil toujours éclatant. A partir de l'âge de quinze ans les enfants sont admis à participer au jeûne qu'ils observent quelques jours seulement la première année.

En fait, en marge des rites islamiques, il existe tout un monde de superstitions et de sorcelleries.

Les « djinns » (démons exercent leurs méfaits en pénétant dans les corps des fous et des meurtriers. La famille du possédé peut appeler un vénérable *fağil* (marabout), qui ne se rend naturellement au chevet du malade qu'après avoir discuté ferme le prix de la consultation. Pour extraire le mal du corps où s'est introduit le démon, le *fağil* écrit une sourate qu'il trempe dans de l'eau mélangée à de l'huile et de l'encens et fait avaler au possédé... qu'il frappe en outre, en ponctuant ses coups de versets coraniques. Parfois le *djinn* parle au *fağil*, lui demandant de le faire sortir par le feu. Après avoir tracé sur le sable des cercles et des inscriptions magiques le *fağil* allume alors un grand feu dans un chaudron où le démon viendra se réfugier.

Les « *afarits* » (revenants) peuplent les rochers du désert par les nuits sans lune ; ils prennent la forme de grands follets qui égarent le voyageur pour le précipiter sur des rochers pointus ou le perdre dans les sables. Celui de la trouée d'Haouari est bien connu mais il suffit de quelques mots du Coran pour le faire fuir. L'*afarit* apparaît aussi parfois sous la forme d'un fantôme ou bien d'un serpent.

Les arabes qui ont le mauvais œil ou « *aïan* » sont isolés. En effet s'ils regardent un enfant ils attirent sur lui la maladie ou la mort. Pour ceux-là le *fağil* inscrit une sourate sur un œuf qu'il tourne trois fois autour de la tête du patient, puis il casse l'œuf dans une assiette. Le mauvais œil était dans l'œuf ! Cette guérison vaut deux poulets.

A toutes les ouvertures des cases et des enclos sont collées des bandes de papier sur lesquelles sont inscrits des versets du Coran afin d'écartier de la demeure les scorpions dans lesquels pourraient se trouver des « *djinnons* »...

Le mariage est l'occasion d'une grande fête. Pendant sept jours les danses se succèdent devant la demeure de l'époux qui invite toujours ses amis à de grands festins. L'homme est censé épouser une femme sans la connaître.

(1) Du verbe *kafara* : ne pas croire.

(2) Bière de mil fermentée.

(3) Jus fermenté extrait du palmier.

A partir de quatorze ans une jeune fille peut être demandée en mariage. Mais, pour qui peut payer, le divorce consacré par le *cadi* s'obtient aussi facilement que le mariage et cela sous les prétextes les plus futiles.

La naissance d'un garçon est une grande joie pour le village. Une fille ne compte que pour la dot (4) que l'on obtiendra de la famille de son époux. Les fêtes organisées pour la cérémonie de la circoncision sont aussi importantes que celles du mariage. Le fils est très respectueux de son père qu'il n'a pas le droit de rencontrer lors des fêtes ou réceptions.

A Koufra comme chez tous les arabes l'homme est respectable d'abord s'il est fort et a du caractère ; ensuite s'il est bon et a de l'esprit ; enfin s'il est riche.

L'IMPORTANCE économique des oasis de Koufra est, on le devine, assez réduite : culture des jardins, récolte des dattes, artisanat simplifié et produits du commerce des caravanes constituent la totalité des ressources de la population locale.

Avant d'énumérer les quelques cultures pratiquées dans les oasis, un mot du climat de Koufra. Située sous le tropique du Cancer, la région n'est pratiquement jamais arrosée par les pluies, la température qui ne descend pas au-dessous de 0 degré en hiver atteint 44 degrés en été ; les vents soufflent avec violence de janvier à mai.

Le sol à Koufra n'est pas aussi uniforme qu'on pourrait le croire à première vue. Si le sable envahit plus ou moins les bandes de cultures délimitées par les palmiers on trouve aussi de l'argile et du *natron*. La nappe aquifère nous l'avons dit, s'étend en général à quelques mètres du sol et presque tous les jardins sont irrigués par l'eau extraite par un âne tirant du puits une corde à l'extrémité de laquelle est attaché un récipient en cuir ; les cultivateurs qui ne possèdent pas d'ânes manœuvrent eux-mêmes une perche oscillant sur une poutre placée au-dessus du puits. Pour créer un nouveau jardin l'intéressé, aidé le plus souvent de ses voisins, irrigue d'abord abondamment le terrain choisi ; ce dernier est ensuite aplani et divisé en petites planches d'un mètre carré environ. L'engrais (excréments humain ou animal, ou « *troun* » (5) qui a été amené à dos d'âne est déposé dans chaque carré, puis le sol arrosé de nouveau et l'engrais mélangé à la boue. Le jour suivant la terre est ensemenée. Après un mois de germination de l'engrais est de nouveau répandu.

La seule culture pratiquée pendant l'été est le mil qui constitue une nourriture de base : le grain pour les hommes, la paille pour les animaux. Les semis ont lieu deux fois par an : la première en avril, la deuxième en mai. Après la moisson les plants sont laissés sécher une dizaine de jours au soleil ; puis les épis coupés à la main, sont écrasés sous le bâton.

En octobre on sème un blé précoce ; en fin novembre un blé tardif : ce sont les deux seules cultures d'hiver.

Melons, pastèques et autres cucurbitacées sont cultivés à petite échelle pour la consommation locale ainsi que les légumes classiques : tomates, salades, etc...

Beaucoup de jardins appartiennent à la Senoussia qui en possède plus qu'elle ne peut en faire travailler ; leur culture est en général pratiquée par le système du prêt avec partage de la récolte. Lorsque les jardins sont partagés par moitié, l'âne, l'équipement du puits sont à la charge du propriétaire ; dans les partages au quart le cultivateur est responsable de l'âne et du puits mais le propriétaire ne reçoit que le quart de la récolte. En général les petits propriétaires de jardins sont endettés et

contraints de vendre la plus grande partie de leur récolte avant que celle-ci n'arrive à maturité et ce, à un prix inférieur à ce qu'ils pourraient en obtenir s'ils avaient la possibilité d'attendre. Les travailleurs agricoles sont en nombre insuffisant : beaucoup émigrent vers le mirage de la côte cyrénéenne ou parfois vers le Tchad. Les années de mauvaise récolte de la zone côtière provoquent parfois un « retour à la terre » de Koufra.

La dattes est la chair, l'âme, la vie de Koufra ; sans ses palmiers-dattiers, le peu d'importance économique de Koufra serait réduit à néant.

Le nombre de ces derniers s'est surtout accru à l'époque des premiers chefs de la Senoussia et en particulier de Saïd el Mahdi, alors que les esclaves s'achetaient pour une bouchée de pain et que les arabes étaient poussés au travail par l'idéal d'une religion rénovée. Chaque palmier à son propriétaire et les héritages amènent des chicanes sans fin que cheikhs et *cadis* ont bien du mal à résoudre.

On estime à quelque cent trente mille le nombre de palmiers dans l'archipel de l'oasis. Malheureusement un trop grand nombre sont laissés à l'abandon ou rendus improductifs par l'abus de l'extraction du « *lagbi* ». La récolte de dattes qui pourrait atteindre près de trois mille tonnes est en général inférieure à deux mille. Les dattes de Koufra sont très sucrées et d'une grande valeur marchande mais les difficultés de transport font qu'une faible partie seulement du surplus non indispensable sur place est exporté vers Benghazi.

À côté des palmiers, il existe environ deux mille cinq cents oliviers qui n'ont jamais été entretenus convenablement. Des pommiers, des pêchers, des abricotiers, quelques plants de vigne sont dispersés dans les jardins le long des canaux d'irrigation ; leurs fruits sont en général de qualité inférieure à ceux d'Europe mais pourraient être améliorés si émondages et greffes étaient pratiqués régulièrement.

L'artisanat dans l'oasis est extrêmement réduit : un tapis tissé à la main (*chélif*), des sandales grossières, quelques objets en cuivre fabriqués par des forgerons plus ou moins soieris.

Sous le marché couvert construit par les Italiens on peut voir à peu près les mêmes produits que dans n'importe quel marché arabe. De riches marchands n'y font qu'un maigre bénéfice avec de la pacotille du Caire et des objets en cuir du Tchad tandis qu'accroupies sur une natte des femmes toubous vendent quelques légumes et herbes. Plus importante est la vente de chameaux importés du Tchad à bas prix pour être vendus jusqu'à vingt-cinq livres à Koufra ou expédiés vers Benghazi et le Caire où ils seront payés de trente à quarante livres égyptiennes. Un âne vaut une livre, un mulet, monture de riche, deux livres.

Koufra n'a d'importance commerciale que comme point de transit entre le Tchad et la côte méditerranéenne. Du Borkou-Fnenni-Tibesti ou du Ouaddaï sont expédiés vers Benghazi des arachides, des moutons et des chèvres, des ânes, de la graisse animale, des peaux séchées, des objets de cuir et surtout des chameaux. A Koufra s'y joignent des dattes et des olives. Les marchands retournent soit par Koufra, soit par Khartoum avec des objets manufacturés du Caire, des tapis de Perse ou de Misurata.

TELLES se présentent ces régions de Koufra sortant peu à peu de leur isolement mais qui, pour nous, évoquent avant tout le nom du regretté Maréchal qui le 2 mars 1941 y prononça le serment à jamais fameux de ne pas cesser le combat avant que le drapeau français ne flotte sur la cathédrale de Strasbourg.

(4) Cette dot sera de 15 à 30 livres sans compter les moutons, les robes, les bijoux.

(5) Sorte de terre rouge contenant du nitrate.